

Cours d'histoire de la
philosophie moderne :
séance du 9 mars 1842] ;
Quelques mots sur M.
Jouffroy / par M. Damiron,...

Damiron, Philibert (1794-1862). Cours d'histoire de la philosophie moderne : séance du 9 mars 1842] ; Quelques mots sur M. Jouffroy / par M. Damiron,... 1842.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

8° Ln 27 24360

Paris

Damiron, Jean-Philibert

*Cours d'histoire de la philosophie
moderne...Quelques mots sur M. Jouffroy*

27
21360

COURS

D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE

(SÉANCE DU 9 MARS 1842).

QUELQUES MOTS SUR M. JOUFFROY,

PAR M. DAHIBON,

PROFESSEUR, MEMBRE DE L'INSTITUT.

Je partagerai, Messieurs, cette séance entre une leçon et un souvenir.

Ce souvenir, vous le devinez, vous me le demandez, vous l'aurez tel que j'ai pu le tracer à la hâte dans quelques pages où vous trouverez plus de tristesse que de soin. C'est par où je finirai.

Je commencerai par la leçon, dont le sujet est, vous le savez [d'après celui des précédentes leçons, l'analyse du troisième livre de la *Recherche de la vérité*, et en particulier, dans ce livre, du chapitre qui a pour titre : *Que nous voyons toutes choses en Dieu*.

. . . (Suivait dans la leçon cette analyse, terminée par la citation des dernières lignes de ce chapitre :

« Et parce que sa puissance et son amour ne sont

Im 21
24360

que lui, croyons, avec saint Paul, qu'il n'est pas loin de chacun de nous, et que c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être : *Nam longè est ab unoquoque nostrùm ; in ipso enim vivimus, movemur et sumus.* »).

Belles et saintes paroles, Messieurs, qui prises, non pas au sens que leur prêtre Spinoza et que Malebranche à son tour pourrait être poussé à leur prêter, mais à celui auquel conduit une plus juste intelligence des rapports de Dieu à l'homme, me font comme une transition, que je ne cherchais sans doute pas, mais à laquelle je ne me refuserai pas, aux quelques mots que je vous ai annoncés et que je vais maintenant vous lire.

Je ne sais, Messieurs, si ce que je vais faire n'est pas bien téméraire de ma part, mais je voudrais vous parler sans trop d'émotion ni de confusion de l'ami que je viens de perdre, et cependant je n'ai guère eu le temps de me recueillir et de me calmer. Il eût peut-être été plus sage d'attendre, et de réserver à sa mémoire un hommage, sinon plus sincère, du moins plus complet et mieux assuré. Mais, d'un autre côté, Messieurs, comment remonter dans cette chaire sans avoir quelques mots à donner à celui que j'y ai remplacé, et dont le nom, partout où il a paru, mais ici particulièrement, a mérité et doit recevoir un prompt et digne honneur.

Ce que j'ai, au reste, à vous dire ne sera rien que de bien simple. Je crois fermement à deux choses sur le présent et l'avenir de l'homme : je crois à l'épreuve dans cette vie, et à la justice dans l'autre. C'est de cette double vérité que je veux faire l'application à la destinée de mon ami : c'est vous avertir que vous ne trouverez dans ce peu de tristes paroles qu'une leçon qui n'est point nouvelle pour vous, et que je n'ai pas, Dieu merci, attendu jusqu'à ce jour pour vous proposer et vous faire entendre.

Ainsi vous n'aurez de moi, Messieurs, au moins pour le moment, ni une notice ni un éloge, vous n'aurez qu'un enseignement.

Vous n'oublierez donc pas ce que je veux faire; ce n'est ni un récit ni un panégyrique, c'est une méditation, dont le texte et la matière seront quelques circonstances seulement de la vie de M. Jouffroy, prises à dessein entre toutes les autres pour servir de confirmation à une doctrine qui m'est chère, et à laquelle j'aime à revenir, parce qu'elle est de celles qui consolent, fortifient et soutiennent l'âme, de sorte que, si vous entrez sérieusement dans mes pensées, et que vous partagiez mes convictions, vous me saurez peut-être gré de vous avoir associés à ce retour à des idées qui, je le crois, ne peuvent jamais être mauvaises à personne.

Je n'avais pas d'ailleurs d'autre moyen d'accomplir le triste devoir auquel je me suis résigné : car, si, il y a quelques jours, à la suite de ces graves funérailles, que rendait si imposantes le recueillement intelligent, affectueux et religieux, des nombreux amis qui s'y pressaient, devant cette tombe où le même recueillement suivit et laissa celui que nous pleurions, il m'avait fallu prendre la parole, je n'en doute pas, Messieurs, les mots m'auraient manqué. Aussi ai-je dû attendre que, remontant dans cette chaire, j'y eusse revu, pour me raffermir, le ciel encore bien austère, mais cependant un peu plus serein, de la raison et de la philosophie.

Je veux suivre, comme je vous l'ai dit, dans son application à quelques circonstances de la destinée de M. Jouffroy, la doctrine qui enseigne l'épreuve en cette vie et la justice dans l'autre.

Dans ce dessein, je pourrais peut-être chercher et trouver dans son enfance des signes déjà sensibles qui annonceraient que cette âme d'élite, de si bonne heure curieuse, rêveuse et recueillie, était dès lors

inquiétée de ces tourments de la pensée, dont plus tard, à sa gloire sans doute, mais aussi trop souvent au prix de son repos, elle fut si profondément agitée et travaillée; et je les reconnaîtrais à cette passion de la lecture qui, tout jeune, le possédait au point de lui faire oublier les jeux et les plaisirs de son âge; à cette vive imagination qui, les livres fermés, lui remettait sous les yeux les tableaux qu'il y avait vus, les faisait revivre, les animait, et, comme il le racontait, les répandait pleins de mouvement autour de lui sur ses montagnes; à ce besoin d'analyse qui, comme il le disait aussi, le portait à rechercher, et, ajoutait-il en souriant, quand on y mettait quelque complaisance, à retrouver jusqu'aux impressions de cette vie confuse, mystérieuse, passée au sein de la mère; je les reconnaîtrais également à ce sérieux souci du bien qui, dans la liberté d'éducation qu'il ne cessa jamais d'avoir, le régla toujours de manière à imprimer à sa conduite un caractère de mesure, de réserve chaste et digne, dont jamais il ne se relâcha; enfin je les reconnaîtrais à tous ces sentiments élevés, fermes et doux à la fois, dont plus tard et à l'âge d'homme les principaux traits se marquèrent par une certaine fierté d'humeur, heureusement mêlée à une grâce pleine de charme; par une disposition toujours prête à prendre part au bonheur d'autrui, soit pour le goûter, soit pour le procurer, et par un commerce d'amitié d'un agrément infini et d'une sûreté à toute épreuve.

Mais je ne veux pas m'arrêter sur des temps et des exemples toujours un peu indécis, et dans lesquels l'expérience, passez-moi l'expression, que je veux soumettre à votre jugement, pourrait ne pas vous paraître assez significative et assez claire.

Je passe donc de suite au moment où, il y a aujourd'hui 27 ans environ, je rencontrai et connus à notre chère Ecole normale le jeune homme avec lequel je me liai dès lors pour la vie. A partir de ce moment je

puis dire plus sciemment la part qu'eut l'épreuve dans cette âme ; je ne dirai cependant pas tout ; quand je le voudrais, je ne le pourrais pas : je me bornerai à ce qu'il me sera le plus facile d'exprimer et de rendre.

Il est une situation d'esprit que connaissent bien ceux qui se sont livrés à de fortes études philosophiques, que j'ai essayé ailleurs de décrire, et que je vous demande la permission de vous rappeler ici, parce qu'elle me semble parfaitement convenir à M. Jouffroy. Il y a pour le penseur, dans la voie qu'il parcourt, les obscures questions qui, à mesure qu'il avance et touche de plus près dans ses recherches aux limites et au fond des choses, l'arrêtent et le troublent à chaque pas davantage. Qu'en présence de ces problèmes il hésite et recule ou s'élançe et se précipite, qu'il s'abstienne ou qu'il ose, il ne peut garder l'esprit serein, et il est à peu près inévitable qu'il ne tombe pas dans de grands découragements ou de terribles appréhensions : car devant ces ténèbres, timide ou téméraire, il se sent également faible ; le doute lui est un grand mal, mais le dogmatisme hasardeux ne lui est pas une moindre peine. Epreuve quand il n'affirme pas faute de voir assez clair, épreuve quand il affirme sans savoir et s'assurer, telle est sa condition. Est-elle facile et douce ? est-elle exempte de ces fatales, disons mieux, de ces divines et salutaires nécessités par lesquelles la Providence provoque et excite dans l'homme l'exercice de la raison ? Eh bien ! Messieurs, c'est dans une telle situation qu'en intelligence de premier ordre, et en disciple d'un maître qui ne laissait guère de repos à ceux qu'il voyait capables de ses fortes et vives impulsions, M. Jouffroy se trouva de bonne heure placé, et que, laborieusement exercé aux grandes difficultés de la science, il sut, de luttés en luttés et de travaux en travaux, déployer et affermir ces qualités éminentes, cette sobriété de jugement, ennemi de toute hypothèse, cette parfaite indépendance, ce besoin impérieux de s'entendre avec soi-même et de

voir clair en toutes choses, qu'a si bien loués M. Cousin. « Qualités éminentes, a-t-il dit, qu'il n'emprunta à personne, et qui développées par une culture régulière et assidue, et transportées successivement sur de dignes théâtres, lui ont composé une renommée solide et lui donnent un rang à part et très élevé dans l'enseignement public et parmi les écrivains philosophiques de notre temps. Il était chez nous le véritable héritier de La Romiguières. Parmi les étrangers il le faut mettre entre Reid et D. Stewart, semblable à l'un par le sens et la gravité, à l'autre par la finesse et par la grâce. Nul ne posséda ni surtout ne pratiqua mieux la vraie méthode philosophique, la méthode d'observation appliquée à l'âme humaine. Il interrogeait la conscience avec tant de bonne foi et tant de sagacité, il en exprimait la voix avec tant de fidélité, qu'en l'écoutant ou en le lisant on croyait entendre la conscience elle-même racontant les merveilles du monde intérieur de l'âme dans un langage exquis, pur, lucide, harmonieux. Son style, comme ses paroles, éclaircissait, ordonnait, gravait toutes ses pensées. Il était, sans contredit, le plus habile interprète que la science pût avoir non seulement dans l'école, mais auprès du monde, solide et profond parmi les doctes, et en même temps accessible. » — Ainsi s'est exprimé M. Cousin en rendant les derniers devoirs au disciple et à l'ami qu'il venait de perdre si prématurément.

Mais M. Jouffroy n'eut pas seulement à penser pour son propre compte, il eut aussi à penser pour les autres, c'est-à-dire à professer. Or c'était là aussi pour lui être éprouvé. Permettez-moi encore ici de vous redire à peu près ce que je vous disais dans une autre occasion. Nos fonctions ne sont pas un repos; et je ne parle pas de ce qui paraît, de ce dont vous êtes aisément juges, de ce zèle extérieur que commande le vôtre, de ce soin de la parole que vous avez droit d'exiger, de cette assiduité exemplaire qui n'est pas moins dans nos

devoirs, toutes choses qui ne sont pas sans d'amers dégoûts, et quelquefois d'invincibles, et j'oserai même dire de légitimes répugnances ; mais je parle de ce qui est secret, de ce que vous devez ignorer, à moins que vous n'ayez vous-mêmes passé par cette épreuve. Eh bien ! il y a là des peines, des soucis et des tourments, qui, pour être cachés et comme ensevelis dans la conscience, n'en sont pas moins sensibles, et le sont même d'autant plus qu'ils peuvent moins se confier et s'adoucir par le partage. La raison y trouve donc un sévère exercice, qui en dernière fin lui est utile, mais qui provisoirement lui est un dur et un austère apprentissage. En effet, Messieurs, qu'est-ce qu'enseigner, dans la haute acception qu'emporte avec lui ce mot ? qu'est-ce qu'enseigner ? C'est, avec la sainte obligation d'être plus près de la vérité que ceux auxquels on s'adresse et qu'il faut y conduire, avoir mieux que la volonté, avoir le talent de les y mener ; c'est avoir la vertu, permettez-moi l'expression, de la faire connaître et aimer ; c'est la posséder pour la donner, c'est savoir comment la donner ; c'est chercher, c'est trouver, c'est s'assimiler des âmes dignes de la recevoir et de la comprendre ; et si Dieu n'est en effet que la vérité elle-même, la vérité des vérités, c'est aller tour à tour de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu, pour rendre l'un intelligible à l'autre, et celui-ci intelligent de celui-là ; le dirai-je, c'est exercer une espèce de sacerdoce, dont paraît investi celui qui prend ainsi sur lui d'intervenir doctement entre le Créateur et la créature pour les mieux rapprocher dans une communion toute spirituelle. Or, s'il en est ainsi, si je n'estime pas trop haut la charge qui nous est imposée, jugez, Messieurs, en supposant que nous n'en soyons pas tout à fait indignes, quels scrupules et quelle sollicitude doivent se mêler à nos études, quelles inquiétudes à nos recherches, quelle gravité à nos méditations ; jugez de ce qu'il en est quand, après tout ce travail, il nous arrive de douter, soit des choses, soit

de nous-mêmes, soit aussi de ceux qui viennent nous écouter; et lors même que nous parvenons à avoir intérieurement quelque confiance en nos idées, le moment venu de paraître, et de parler au public, quelles dernières et plus tristes craintes ne nous assiègent pas l'esprit, quelle fièvre impatiente ne l'excite et ne l'agite pas, heureux encore quand elle ne va pas jusqu'au trouble et à la confusion! Voilà, Messieurs, notre métier; dites s'il n'est pas une épreuve; dites si surtout il n'en fut pas une pour l'esprit généreux que nous avons perdu, et qui l'accepta et le pratiqua autant que lui permirent ses forces, avec un dévouement et une application qu'il ne déploya pas moins dans l'obscurité d'une classe de collège que dans les conférences de l'École normale, et dans le secret de l'intimité que dans l'éclat de cette chaire. Je respecte trop, Messieurs, sa mémoire et sa noble vie, je respecte trop aussi votre équité et vos lumières, je ne dis pas pour justifier, mais même pour expliquer ces interruptions de ses cours auxquelles il était condamné: la raison en est aujourd'hui malheureusement trop manifeste. Mais cependant il faut bien dire combien ces longs silences, commandés par la prudence, l'affligeaient et le décourageaient; et combien aussi, quand il lui arrivait, se faisant il est vrai illusion, de croire à de meilleurs jours et à un retour heureux à sa chaire, il se ranimait à cette pensée. Je me souviens que, l'an dernier, quelques jours avant le fatal voyage dont il devait revenir plus languissant, nous rêvions ensemble, en conversant, la reprise de ses leçons, moi l'exhortant et me félicitant, lui se confiant et espérant. Avec quel zèle simple et sérieux je le voyais se proposer cette nouvelle occasion de répandre des idées utiles et de servir efficacement la cause de la philosophie! Mais Dieu avait disposé que l'épreuve sous cette forme avait assez tiré de lui; il ne devait plus enseigner.

Pourquoi ne vous rappellerais-je pas aussi comment,

en 1822, quand, frappé par la mesure qui, en détruisant l'École normale, lui fermait, au moins momentanément, la carrière de l'instruction publique, il se vengea, en homme de science, de la disgrâce qui l'atteignait? Que fit-il, en effet, Messieurs? Il rétablit en son nom et à huis-clos, pour une réunion d'esprits d'élite, ces leçons pleines d'intérêt qu'on avait fait la faute de lui interdire dans les écoles de l'état. Le professeur persévérant honorait ainsi noblement le professeur injustement et vainement persécuté. C'est que, comme l'a bien dit notre commun maître, « l'âme des travaux de M. Jouffroy était un vif sentiment de l'excellence et de la dignité de la philosophie; trop sage pour rechercher le bruit qu'on fait parmi la foule, il aimait profondément la science à laquelle il avait voué sa vie; il l'aimait de cet amour fidèle qui résiste au malheur et peut braver la prospérité. »

Sa santé, jusqu'à l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, avait été assez ferme; une première maladie, en grande partie causée par le travail et l'étude, et aussi par ces tristesses de l'enfant de montagne exilé loin des siens, dont il n'était pas toujours le maître, commença à l'ébranler; la profonde atteinte dont il fut frappé à la mort de son père la troubla gravement, et, depuis, jamais elle ne fut bien rétablie que par intervalles et en apparence; elle ne lui fut plus de bon service. Or, Messieurs, soyez-en sûrs, ce fut là aussi pour lui une bien longue et bien dure épreuve; et je ne parle pas même du mal physique, qu'il avait cependant à souffrir avec toutes ses autres peines, mais je parle du mal moral, de ce mal qui lui venait du corps, mais qui le blessait dans son esprit, dans ce qu'il avait en lui de plus intime et de plus vif, dans ses plus légitimes desirs et ses plus justes espérances. Il voulait et ne pouvait pas, il ne pouvait pas quand il voulait; il sentait la force lui manquer et ses organes l'assujettir aux caprices et aux variations de leur état chancelant; il voyait

le temps lui échapper moins rempli de ses œuvres, et cependant il avait de quoi le bien remplir, il avait versé dans ses leçons des trésors d'idées qu'il n'avait qu'à recueillir; il en gardait en lui qu'il n'avait qu'à répandre, il n'avait qu'à écrire; et, je puis vous le confier, quand le moment en était venu, quand il était prêt, et sans trouble du côté de la nature, il écrivait avec une facilité et une rapidité merveilleuses, et en même temps avec une sûreté, une précision et un achèvement qui pourraient sembler de la patience, et qui tenaient, au contraire, de l'improvisation. Quand une fois la source a jailli, me disait-il un jour, ou quand la digue est rompue, je ne m'arrête pas et je déborde à flots dans mon sujet; tant en lui l'abondance était féconde et forte, tant la pensée lui venait comme toute faite et toute développée; et c'était ce talent qu'enchaînaient ou ne laissaient libre et puissant que par moments rares et irréguliers, soit le sentiment du mal, soit quelquefois même seulement la mélancolique rêverie qui lui restait de ce sentiment. Or, n'était-ce point là pour lui un supplice bien douloureux! — Un supplice? Non, Messieurs, si nous voulons parler rigoureusement : car qu'avait-il fait à Dieu pour avoir été ainsi affligé par lui, soit peut-être dès sa naissance, soit au moins dans des circonstances qui n'appelaient point un châtement? Ce n'était donc pas un supplice, mais c'était une rude épreuve. Il s'y résignait toutefois, et il la supportait au moyen d'un de ces motifs dont mieux qu'un autre il pouvait se soutenir, je veux dire au moyen de la foi en la Providence et en cette éternité vivifiante qu'elle devait lui ménager pour réparer les retards et lever les empêchements apportés présentement à sa vive pensée. De sorte qu'après tout, Messieurs, si nous en jugeons d'après cette croyance, la perte n'a pas été pour lui, qui a maintenant les siècles sans fin et de divines facilités pour se développer et se perfectionner; elle a été pour nous, qu'il a laissés privés de

son grand esprit et des beaux témoignages qu'il en pouvait encore donner.

Mais, Messieurs, M. Jouffroy, comme au reste avec lui bien d'autres dans tous les rangs et dans tous les partis, fut encore éprouvé d'une plus cruelle façon. Eut-il l'ambition politique? Je pourrais l'avouer, car elle eût été chez lui légitime et bien placée. Mais s'il l'eut, ce fut malheureusement sans certaines des conditions qu'elle impose et entraîne; ce fut sans cette capacité ou ce soin des ménagements, sans cette conduite et ces pratiques, sans tous ces moyens divers de défense ou d'attaque qui en font à la fois le succès et la sûreté. Il l'eut comme une idée, et non comme une action; il l'eut inoffensive, solitaire et désarmée, et, qu'on me permette le mot, dans l'innocente sécurité de la pure spéculation. Et voilà pourquoi, le jour où, imprudemment peut-être, mais du moins loyalement, il se laissa aller à une démarche qui le jeta dans l'arène, quoiqu'il ne fit, au fond, que ce que bien d'autres auraient fait, à la manière dont il le fit, il trouva, à son grand étonnement, peu d'auxiliaires pour le soutenir, beaucoup d'adversaires pour l'attaquer. Pourquoi? parce qu'il n'avait pas ce qu'il fallait pour rallier ou raffermir les uns, contenir ou braver les autres; parce qu'il n'avait pas cette habileté, il faut le dire, un peu mondaine, qui ne vient pas toujours de la meilleure et de la plus noble estime des hommes, mais qui est souvent nécessaire pour les conduire et les gouverner; parce qu'il avait des vues, et point de menées, et qu'en croyant sincèrement s'adresser à des intelligences, il oubliait un peu trop qu'il s'adressait aussi à des passions. Voilà donc quelle fut sa situation: elle fut triste et difficile; et, s'il ne l'avait pas bien prévue, il ne tarda pas à la sentir; il la sentit douloureusement, il en souffrit profondément: c'est ce qui a pu faire dire à M. le ministre de l'instruction publique, dans le discours plein de sens, de délicatesse et de

regrets, qu'il a prononcé sur sa tombe, ces mots simples et justes : « Dans cette épreuve de la vie publique, il obtint plus de considération que de bonheur. » Je ne veux point trop m'avancer dans ces tristes réflexions, je ne veux pas trop pénétrer là où je ne pourrais trouver que mystère et obscurité ; mais je ne puis toutefois m'empêcher de me demander si les émotions dont fut alors agitée cette âme fière, peu manifestées et sévèrement contenues au dehors, ne firent pas au dedans invasion et ravage, et ne portèrent pas dès ce moment, aux sièges essentiels de la vie, ces troubles et ces atteintes qui restèrent sans remède. Dieu seul le sait. Mais, quoi qu'il en soit, une dernière et longue épreuve attendait M. Jouffroy.

Il y a six mois à peu près, au retour du court voyage qu'il fit dans ses chères montagnes, il parut languissant, affaibli, fréquemment pris de fièvre et de malaise ; trois mois après, il gardait le lit, et encore trois mois, il n'était plus. Et cependant il voyait son mal, il le jugeait, je dirais même qu'il le discutait ; comme en une question de philosophie, il embarrassait de sa nette et vive logique ceux qui ne pensaient pas ou feignaient de ne pas penser comme lui ; il ne se rendait pas aux plus douces et aux plus pressantes consolations, parce que ce n'étaient pas des raisons ; il y souriait tristement, mais il n'y croyait pas, et, soit dans son langage muet, d'un coup d'œil, d'un geste, soit quelquefois même en paroles explicites et directes, il concluait toujours rigoureusement à quelque chose de funèbre. Je me souviens qu'un de ses derniers jours, comme je pensais lui avoir enfin produit quelque illusion, il me dit : « Mon ami, soyez sûr que je suis mal, très mal ; cela tient à différentes causes. » Il se sentait donc mourir, et mourir à son âge, en pleine vigueur d'esprit, dans toute la force et toute la maturité de la vie philosophique ; il se sentait retiré d'un monde où il avait encore quelque chose à faire, où il avait

à prendre soin de plus d'une destinée, et de celles dont la famille l'avait fait la Providence, et de celles dont la science l'avait institué un des guides. Il pouvait donc bien dans ces pensées garder encore, comme toujours, l'esprit lucide et calme, mais qu'il devait avoir le cœur affligé et troublé ! Et cette épreuve s'est prolongée durant de longs jours et de sinistres nuits ; elle a duré jusqu'à sa dernière heure, croissante, pressante, lui laissant toute conscience, et lui enlevant toute espérance, toute espérance terrestre du moins : car de l'autre côté il espérait, comme il aimait, comme il croyait. Cette épreuve a donc été plus décisive qu'aucune autre, elle a eu tout le caractère d'une de ces voies de la Providence que Dieu suit pour susciter dans ses meilleures créatures des vertus d'un ordre à part, les vertus de la bonne mort. Il faut bien l'entendre ainsi, car autrement qu'eût-ce été de mourir ainsi plein de jours pour le bien et avec tant de raisons de garder et d'appliquer sa vie à tous les plus nobles buts que puisse se proposer l'humanité ? La mort pour la mort n'est point une explication ; mais la mort pour la vie, c'est-à-dire l'épreuve sous sa dernière et funèbre forme, en est une, au contraire, qui satisfait à la fois le cœur et la raison dans ce qu'ils ont de meilleur.

M. Jouffroy a donc subi la loi commune de l'humanité, c'est-à-dire qu'il est mort comme il a vécu dans l'épreuve. Mais également selon cette loi, qui, si elle assujettit l'homme à la douleur, ne l'y assujettit pas exclusivement, et lui fait aussi pour le soutenir, et en raison de ses mérites, comme une sorte d'avance sur le bonheur infini que l'éternité lui réserve, il eut bien ses douces joies. Il eut celles de la pensée alors que, dans l'enthousiasme et l'élan de la jeunesse ou dans la puissance de l'âge mûr, il s'élevait d'inspiration, ou par l'analyse et le raisonnement, à l'intelligence ou la découverte de quelque grande vérité ; il eut celles de la

parole, quand, dans quelques unes des belles leçons dont il ravissait son auditoire, il entraînait les esprits par la lumière et le mouvement, l'éclat et l'élévation de son noble discours; il eut les saintes joies de la famille, de l'amitié et de la religion, et, parmi toutes ces félicités, il fut toujours exempt de ces tristesses fâcheuses qui naissent des mauvaises passions, de la haine, de l'envie; de ce côté il fut heureux, heureux comme il est donné de l'être aux généreuses et grandes natures.

Mais après tout, cependant, sa vie fut une épreuve.

Que fera donc Dieu de cette destinée qui lui vient ainsi toute préparée pour la justice et la récompense? La terminera-t-il à la tombe? La brisera-t-il là où il semble si juste qu'elle doive se continuer et se renouveler? Mettra-t-il au néant ce qui a tout droit de durer? Quand de quelque chose de bien il peut faire quelque chose de mieux, procédant à contre-sens de son caractère de créateur, du bien fera-t-il le moins bien, ou plutôt du bien ne fera-t-il rien? Ne recueillera-t-il pas pieusement ces grandes facultés dont il s'est plu à douer une de ses créatures d'élite, qu'il a suscitées en elle par la grâce et développées par l'épreuve? Ne les recueillera-t-il pas pour l'éternité? Ne les prendra-t-il pas pour les conserver dans cette vive unité qui les a produites et portées, avec ce qui en fait véritablement l'essence et la vertu, je veux dire la conscience, la liberté et la personnalité? De toutes les forces de ma raison et du profond sentiment que j'ai du bien, du vrai, de l'ordre et de la Providence, je repousse un tel doute. Pâle fleur qu'il vient d'abattre, il ne t'a pas brisée sans retour, et, de la même main qu'il t'a un moment flétrie et dépouillée, il te relèvera plus brillante et ornée de plus de dons qu'il ne t'en avait conféré; il ne t'a pas perdue, il ne t'a que transplantée; tu nous resteras dans l'éternité. C'est là ma ferme espérance. C'était aussi celle qui respirait dans des pa-

roles que je regrette de ne pouvoir vous citer que par lambeaux, car elles valent surtout par l'ensemble du discours dont je les tire. « Cette vie, disait l'orateur en s'adressant en un jour de fête aux jeunes gens qu'il couronnait, cette vie, je l'ai en grande partie parcourue; j'en connais les promesses, les réalités, les déceptions; vous pouvez me rappeler comment on l'imagine, je veux vous dire comment on la trouve..... On la croit longue, elle est très courte: car la jeunesse n'en est que la lente préparation, et la vieillesse n'en est que la plus lente destruction. Dans sept à huit ans vous aurez entrevu toutes les idées fécondes dont vous êtes capables, et il ne vous restera qu'une vingtaine d'années de force pour les réaliser. Vingt ans! c'est-à-dire une éternité pour vous, et en réalité un moment... Votre âge se trompe encore d'une autre façon sur la vie: il y rêve le bonheur, et celui qu'il y rêve n'y est pas..... Ces nobles instincts qui parlent en vous et qui vont à des buts si hauts, ces puissants désirs qui vous agitent, comment ne pas croire que Dieu les a mis en vous pour les contenter, et que cette promesse, la vie la tiendra? Oui, c'est une promesse; c'est là la promesse d'une grande et heureuse destinée, et toute l'attente qu'elle éveille en votre âme sera remplie; mais si vous comptez qu'elle le sera en ce monde, vous vous méprenez.....

« Pardonnez-moi, dans un jour si plein de joie pour vous, d'avoir arrêté votre pensée sur des idées aussi austères. C'est notre rôle à nous, à qui l'expérience a révélé la vérité sur les choses de ce monde, de vous la dire. Le sommet de la vie en dérobe le déclin; de ses deux pentes, vous n'en connaissez qu'une, celle que vous montez; elle est riante, elle est belle, elle est parsemée comme le printemps. Il ne vous est pas donné comme à nous de contempler l'autre, avec ses aspects mélancoliques, le pâle soleil qui l'éclaire, et le rivage glacé qui la termine. Si nous avons le front triste, c'est

que nous la voyons. Vivez, jeunes gens, dans la pensée que vous la descendrez comme nous. Faites en sorte qu'alors vous soyez contents de vous-mêmes ; faites en sorte surtout de ne point laisser s'éteindre dans votre âme cette espérance que nous y avons nourrie, cette espérance que la foi et la philosophie allument, et que rend visible par delà les ombres du dernier rivage l'aurore d'une vie immortelle. »

Ces paroles, Messieurs, sont de lui ; vous les eussiez reconnues quand je ne vous l'eusse pas indiqué. Rapprochées de l'événement dont elles expriment comme le confus et funèbre pressentiment, elles lui appartiennent trop intimement pour que vous ne les lui eussiez pas rapportées ; il les aimait, je me le rappelle, et il me disait que depuis long-temps il n'en avait pas trouvé qui convinssent mieux à son âme. Raison de plus, Messieurs, pour y croire fermement ; c'est, à dix-huit mois de date, comme le testament spirituel d'un homme qui savait à la fois ne point se faire illusion, et cependant espérer. Acceptons-le comme l'expression d'une haute et droite intelligence, qui dans la question la plus grave que puisse se poser l'humanité ne jugeait plus de la vérité comme d'une chose de pure spéculation, mais comme du principe, de la règle et du soutien de sa vie, qui jugeait par conséquent en toute sincérité et en toute conscience, et par conséquent aussi avec toute sagesse. Acceptons-le, et, autant que possible, tournons-le à consolation. La perte est grande pour nous ; mais songeons que devant Dieu elle est réparable, qu'elle est réparée. Adieu donc, ô mon ami ! adieu dans toute la simplicité et toute la profondeur du mot ; je n'ai rien de mieux à dire en te quittant.